

Tocqueville (1805-1859) : la démocratie garantit-elle la liberté ?

Tocqueville est né dans une famille aristocratique. Ses parents ont échappé de peu à la guillotine pendant la Révolution. Pourtant, il ne condamne pas celle-ci, car il y voit un progrès. Dans son œuvre principale, *De la démocratie en Amérique*, publié en 1835 et 1840, il essaie de comprendre le processus de démocratisation.



Pour Tocqueville, la démocratie est un état social avant d'être un régime politique. La démocratie est induite par l'égalité croissante des conditions. Par exemple, dans la France d'après 1789. Le problème politique consiste alors à concilier égalité et liberté. Tocqueville est un partisan de la démocratie, mais d'une démocratie libérale.

La notion de contre-pouvoir vient de Montesquieu dans *L'Esprit des lois* (1748). Elle a influencé la constitution américaine (1787) qui contient un système de contrôle et d'équilibre entre les pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire : les checks and balances.

❑ Extrait 1 : La tyrannie de la majorité. *De la démocratie en Amérique*, p. 287-288.

Tocqueville réproche l'idée d'un pouvoir illimité, mais il approuve le principe majoritaire, d'où la nécessité de contre-pouvoirs.

Je regarde comme impie et détestable cette maxime, qu'en matière de gouvernement la majorité d'un peuple a le droit de tout faire, et pourtant je place dans les volontés de la majorité l'origine de tous les pouvoirs. Suis-je en contradiction avec moi-même ? [...] Le pouvoir de tout faire, que je refuse à un seul de mes semblables, je ne l'accorderai jamais à plusieurs.

❑ Extrait 2 : Le despotisme démocratique. *De la démocratie en Amérique*, p. 836-838.

Tocqueville décrit une population égalitaire et individualiste. On peut penser aux inquiétudes de Benjamin Constant à propos de la liberté des Modernes.

Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux, qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils remplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres, ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux ; mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Au pire, les consommateurs ont remplacé les citoyens : recherche de « petits et vulgaires plaisirs », « plus de patrie ».

Au-dessus de ceux-là, s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leurs jouissances, et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle, si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages ; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ?

C'est ainsi que tous les jours il rend moins utile et plus rare l'emploi du libre arbitre ; qu'il renferme l'action de la volonté dans un plus petit espace, et dérobe peu à peu à chaque citoyen jusqu'à l'usage de lui-même. [...]

J'ai toujours cru que cette sorte de servitude, réglée, douce et paisible, dont je viens de faire le tableau, pourrait se combiner mieux qu'on ne l'imagine avec quelques unes des formes extérieures de la liberté, et qu'il ne lui serait pas impossible de s'établir à l'ombre même de la souveraineté du peuple.

Tocqueville pense que le despotisme pourrait ressurgir dans le cadre d'une démocratie. Ce serait un despotisme doux qui flatterait la passivité des citoyens.

Il leur offrirait, comme les empereurs romains, du pain et des jeux.

Aujourd'hui, des événements ou des phénomènes aussi divers que les jeux olympiques, le développement de l'intelligence artificielle, le suicide assisté, font écho aux inquiétudes de Tocqueville.

La démocratie se mérite.

Le principe de la souveraineté du peuple n'est pas une garantie suffisante.

Tout dépend de la vigilance et du courage des citoyens.